

L'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN

JOURNAL HUMORISTIQUE BI-MENSUEL

LITTÉRATURE, ARTS, THÉÂTRE, COMMERCE, INDUSTRIE.

ABONNEMENTS :

Un an.	Six mois.
3'	1' 75

INSERTIONS :

Annonces. . . .	75° la ligne.
Réclames. . . .	1' —

(Les Manuscrits non insérés ne seront pas rendus).



Périgueux, 6 Décembre 1886.

M. DE LA BATUT.

*Ce jeune homme de bonne mine,
L'air vainqueur, la moustache fine,
Pour qui je fais un impromptu,
C'est La Batut, c'est La Batut!
Il est noble et même vicomte,
Puis encor, — ce n'est point un conte, —
Républicain très militant;
C'est épatant, c'est épatant!*

*Aussi le peuple, pour lui plaire,
S'est-il vite empressé de faire,
De ce démocrate exalté,
Son député, son député!
Maintenant qu'il est au pinacle,
De tout son canton c'est l'oracle...
S'il est un peu court, l'on verra
Qu'il grandira, qu'il grandira.*

*Afin que le bon public juge
Pourquoi d'une robe de juge
Le dessinateur a vêtu
Ce La Batut, ce La Batut!
Apprenez donc, chose bizarre,
Qu'il faillit porter la simarre
Ou le bonnet de procureur,
Mais par erreur, mais par erreur!*

*Il nous est arrivé d'entendre
Parfois quelqu'électeur prétendre
Qu'à tort on pourrout d'un mandat
Ce candidat, ce candidat!
Plus tard, il pourrait bien se faire
Qu'il fût sans façon mis par terre...
Alors le pauvre La Batut
Serait battu, serait battu....*

ZIG.

L'HÉRITAGE.

Voilà un mot qui résonne agréablement à l'oreille ; un mot plein d'espoir pour les gens bien apparentés et qui ne laisse indifférent personne, pas même le plus pauvre ; car celui qui ne se sait personne pouvant le faire hériter rêve parfois à un oncle d'Amérique fantastique, et quoiqu'ils deviennent chaque jour de plus en plus rares, les oncles d'Amérique, il faut bien qu'il y en ait encore, puisqu'il est des gens qui en attendent toujours.

Il y a cinquante ans, un héritage fit grand bruit dans Périgueux ; je veux parler de l'héritage d'un Bonnet mort à Madagascar, héritage qui n'était autre chose que l'œuvre imaginaire d'un plaisant. Selon un mot qui fut prononcé à l'époque, tous les Bonnets furent alors en révolution : les bonnets-linge, les bonnets de coton, les bonnets ronds et carrés ; il n'y avait de calmes que les bons nez, qui, ayant du flair, disaient-on, avaient su deviner la mystification et n'en étaient pas dupes.

L'héritage dont il est ici question est loin de se chiffrer, comme celui du défunt Bonnet, par des millions ; mais il mérite toutefois qu'on en parle.

Je m'exécute donc. Pour en faire connaître les circonstances, je suis obligé de remonter un peu haut ; je dirai que, vers 1862, il y avait alors à Périgueux un honnête garçon que je ne désignerai pas autrement que par le prénom d'Eusèbe, pour laisser sa mémoire dans cette pénombre discrète qui fut comme la mesure du jour sous lequel il se montra durant sa vie et pour le mettre le moins possible en vue, lui qui passa son temps à modestement s'effacer en tout et pour tout.

Eusèbe était loin d'avoir de grandes qualités d'esprit, on peut même dire qu'il était fort simple ; mais celles du cœur, les qualités aimantes, celles du dévouement, de l'abnégation, il les possédait comme pas un. Quant à la beauté physique, il eût été difficile d'en être plus dé-

pourvu, et ses défauts en ce sens, par surcroît d'infortune, se trouvaient aggravés par cette défiance de soi-même qui est comme le couronnement des disgrâces auxquelles la nature semble prendre plaisir à condamner certains êtres.

La mère d'Eusèbe était une pauvre veuve n'ayant d'autres ressources que ce que son fils gagnait, aussi la mère et le fils vivaient-ils en se privant de tout ; et ce n'étaient pas seulement les plaisirs de la jeunesse qui lui étaient interdits, Eusèbe se savait aussi condamné à vivre dans le célibat : il vivrait sans amours ; il se disait qu'il pourrait aimer, lui, mais que, bien sûr, pensée amère, il ne serait jamais aimé. Il n'avait, le malheureux, que trop raison, mais peut-être sa trop grande méfiance de lui-même en fut-elle seule la cause.

Il y avait sur le carré de la maison qu'il habitait avec sa mère des gens avec lesquels il n'avait jamais eu de relations, par suite d'incompatibilité d'habitudes et de goûts ; mais un jour, ces gens disparurent et furent remplacés par une famille qui comptait une jeune fille dont la vue seule fit une profonde impression sur le cœur d'Eusèbe. Son image ne lui sortit bientôt plus de l'esprit ; désormais, sa vie si triste allait enfin devenir relativement douce. Eusèbe vivrait de la préoccupation de la jeune fille, du bonheur auquel son imagination la mêlerait, la faisant participer par la pensée à une existence passée en commun, dont il la laisserait ignorante, bien entendu, et de laquelle il eût été bien fâché même qu'elle pénétrât les délicieux mystères.

Mais le moyen de cacher à une femme, si jeune soit-elle, ce qui se passe au fond du cœur quand elle l'inspire ? Le secret d'Eusèbe était pénétré au bout de peu de jours ; la jeune personne l'avait deviné... Et ce secret ne la surprit ni ne la trouva aussi indifférente qu'on pourrait le croire...

Si Eusèbe n'avait pu empêcher que ses défauts physiques l'eussent frappée, il n'avait pas non plus réussi à dérober à sa vue ses beautés morales, et elle se prit bientôt à faire cette réflexion :

— Aimer ce jeune homme, ce serait aimer une âme ; n'est-ce pas là ce qu'il y a de plus sublime dans l'amour ? Et celui dont Eusèbe brûle est cet amour tant vanté, si recherché et qui ne se trouve jamais... ou presque jamais...

Telles étaient les idées de la jeune personne ; et avec ces idées-là, elle se sentait naturellement disposée à répondre à la passion d'Eusèbe ; mais Eusèbe ne s'y prêtait guère... Il ne lisait pas dans le cœur de Marie comme Marie lisait dans le sien. Il avait si bien repoussé de son esprit l'idée qu'il pouvait trouver de la réciprocité dans les sentiments d'une femme, que cette idée ne lui venait jamais, et il ne voyait rien dans le sourire avec lequel Marie l'accueillait, dans le fait de s'arrêter avec lui pour échanger quelques politesses, de le saluer, en accompagnant ce qu'elle lui disait d'un doux regard.

Du reste, il ne s'en apercevait même pas, n'osant lever les yeux sur elle que lorsqu'il pensait qu'elle ne le regardait pas, qu'elle ne le voyait pas.

La situation des deux voisins était celle-ci, lorsque Marie reçut des propositions de mariage d'un parti qu'une autre fois elle se fût empressée d'accepter. On lui demandait une réponse ; il fallait la donner promptement.

Marie était embarrassée ; quelque chose lui disait qu'Eusèbe ne pensait pas au mariage, et, d'un autre côté, elle ne voulait pas accepter la proposition qui lui était faite avant de la lui avoir fait connaître... ne fût-ce que pour savoir quelle impression il en ressentirait.

Elle le fit donc prier de passer chez elle, ayant quelque chose d'important à lui dire ; Eusèbe s'empressa de se rendre à l'invitation.

— Monsieur Eusèbe, lui dit-elle quand ils furent en présence l'un de l'autre, j'ai une si bonne opinion de votre jugement que je me reprocherais de ne vous avoir pas consulté dans la grave conjoncture qui se présente ; j'ai reçu une demande en mariage à laquelle je me trouve obligée de répondre de suite, et je suis fort embarrassée. Le parti qui s'offre est bon ; je ne me flatte pas d'être recherchée jamais par quelqu'un qui m'offre plus que celui-là de grandes garanties de bonheur. Cependant j'hésite...

— Pourquoi hésitez-vous, mademoiselle, puisque vous croyez que le parti en question paraît vous présenter des garanties de bonheur ?

— J'hésite, parce que ces garanties de bonheur consistent en ceci : que le futur est honnête, suffisamment travailleur, et d'un physique convenable ; mais il me semble que tout ceci ne suffit pas à qui a d'autres aspirations ?

— Et quelles sont ces aspirations, mademoiselle ? demanda Eusèbe.

— Je voudrais être aimée, monsieur, mais aimée comme je rêve de l'être... Je voudrais être assurée que je ne suis pas recherchée parce je suis jeune, parce que l'on me trouve un peu de beauté dont je fais aujourd'hui bien peu de cas, ayant depuis quelque temps beaucoup réfléchi... je voudrais que mon mari m'aimât surtout parce que son âme serait en communion d'idées avec la mienne, et non parce que ma figure ou ma tournure lui plaisent, pour le moment. De cette manière, je serais assurée d'être toujours belle à ses yeux, je pourrais toujours compter sur l'affection de mon mari.

— Mademoiselle, vous êtes belle, vous êtes faite pour être aimée, non un jour, comme vous le craignez, mais toujours ; cette aspiration vers l'idéal de l'amour qui est en votre âme est une garantie pour vous aussi bien que pour votre futur mari ; vous recherchez l'idéal parce vous êtes faite pour le comprendre ; le phénomène qui se passe en vous, fût-il étranger au mari que vous allez prendre, aura de l'écho dans son âme, y réveillera certainement l'idéal s'il dort, car je crois qu'il est en germe dans nous tous, et ne fût-il pas en lui, vous l'y feriez naître... Epousez donc le parti qui se présente, Mademoiselle, car quel que soit celui dont vous deviendrez la femme, celui-là vous aimera et vous aimera comme vous voulez être aimée... parce que vous méritez de l'être ainsi...

Marie n'était pas satisfaite de la réponse ; elle lisait bien dans l'âme d'Eusèbe tout un monde de tortures, mais rien qui semblât exciter en lui de la jalousie, l'horreur de la compétition. Eusèbe n'avait jamais osé rêver mariage avec elle, elle le voyait, et son cœur en était froissé : que ne pouvait-elle lui dire : — Mais pourquoi ne vous prononcez-vous pas ? pourquoi ne me dites-vous pas que vous souhaitez d'être mon mari ?

A la fin elle eut l'idée de le provoquer de manière à lui faire dévoiler le fond de sa pensée ; la conversation était tombée sur les derniers mots. Elle la réveilla en disant :

— Vous me conseillez donc de prendre le parti qui s'offre à moi ? Mais vous, monsieur Eusèbe, quand pensez-vous vous marier ?

— Me marier, moi, mademoiselle ? jamais !

— Jamais ! Pourquoi jamais ? Etes-vous plus difficile que moi ? Cet idéal dont vous me parliez avec enthousiasme, il n'y a qu'un instant, est-ce qu'il ne vous suffit pas ?

— Oh ! il me suffirait ; mais est-il possible que je l'inspire ! — Je ne puis l'espérer ; et du reste, je crois que l'amour physique en est le véhicule ; or, comment pourrais-je inspirer l'amour physique, moi, qui suis si disgracié ?... Enfin, quelle femme pourrait me vouloir ?

— Quelle femme ! dites-vous ? s'écria-t-elle avec une expression partie du cœur, moi, monsieur Eusèbe !

— Vous ! mademoiselle !

En prononçant ces mots, il se leva de dessus sa chaise, se prit la tête dans les mains et fit plusieurs fois le trajet de la chambre, qu'il parcourait à grands pas sans prononcer un mot de plus... Elle l'entendait murmurer pourtant : Vous... vous... ce n'est pas possible... j'ai mal entendu...

— Vous avez bien entendu, au contraire, monsieur Eusèbe...

— Quoi ! que dites-vous ? fit-il comme dans l'égarement... tenez, mademoiselle, ajouta-t-il, j'ai besoin d'air... vous aurez plus tard ma réponse... adieu !...

Et il la laissa seule.

Quelques heures plus tard, en effet, Marie recevait la réponse d'Eusèbe... Il refusait...

Dès le lendemain, Marie fit savoir au jeune homme qui désirait l'épouser qu'il était agréé, et le mariage fut célébré peu de temps après. Marie ne revit plus Eusèbe, qui la fuyait, qu'à de rares intervalles...

La mère d'Eusèbe est morte il y a quelques années.

Lui, qui allait toucher à sa cinquantaine, a été frappé aussi dernièrement par la mort ; mais, toujours fidèle à son culte pour le seul amour qu'il eût jamais éprouvé, il avait pris des précautions : il avait fait un testament par lequel il léguait ses économies à Marie, devenue Mme***.

Et cette dame ne fut pas peu surprise, lorsqu'il y a quelques mois elle reçut l'invitation de se présenter à l'étude d'un notaire ; elle se demandait ce que M^e Y... pouvait avoir à lui dire ; son étonnement redoubla quand celui-ci lui eut fait connaître les termes du testament d'Eusèbe et l'eut déclarée son héritière.

Mais à l'étonnement succéda un sentiment difficile à définir, car il n'est pas dans la nature humaine d'avoir l'occasion d'en éprouver de pareil. Cette dame eut toutefois la force de se contenir devant le notaire, mais lorsqu'elle fut rentrée chez elle, elle donna un libre cours à ses larmes...

Jamais testateur ne trouva reconnaissance

de semblable nature au fond du cœur de ses héritiers.
J. DE LA LIMOGÉANNE.

LE MARI DE SA SŒUR

Le prospectus de l'Agence Lecrochu (Recherches dans l'intérêt des familles, pères, enfants, parents de tous degrés, etc.), était attendrissant. M. Beauplumet en fut ému jusqu'aux larmes.

« Ces gens-là ont raison, disait-il en se frottant les yeux. Je suis ici bien tranquille, vivant largement, et pendant ce temps, lui... c'est pourtant mon fils ! » Les sanglots étouffèrent sa voix. Sans plus tarder, il prit une plume et écrivit à M. Lecrochu la lettre suivante :

« Monsieur,

« Votre prospectus m'a rappelé à mon devoir... Aidez-moi, je vous prie, dans les recherches, et je saurai vous dédommager de toutes vos peines et soins.

« Sa mère était modeste, et répondait au doux nom de Mélanie. Si mes souvenirs sont exacts, elle habitait au 38, de la rue St..., au quartier latin.

« Lui, aurait aujourd'hui de 28 à 30 ans... Mettez tout en œuvre pour le retrouver. Je tiens à réparer mes erreurs de jeunesse.

« Agréez, etc..

BEAUPUMET,

« rentier à Bennureau-sur-Indre. »

La lecture de cette lettre — la première qu'il recevait depuis trois mois, — jeta Lecrochu dans une grande perplexité. « Vais-je lui expédier un fils ? se demandait-il. Certes, ce n'est pas ce qui me manque... J'en ai à la pelle !... Toute la bohème de Paris défile journellement dans cette chambre, à la recherche d'un père cossu... Mais pourquoi passer la main à un autre ?... Mes affaires ne vont pas... j'en suis à ma première commande depuis trois mois que je suis installé... Ma foi ! c'est dit... Je vais me mettre en famille...

Quelques jours suffirent pour prendre les renseignements indispensables, et Lecrochu put se mettre en route pour Bennureau, en se faisant précéder d'une lettre ainsi conçue :

« Monsieur,

« Votre fils est retrouvé... il vivait avec sa mère, et s'occupait avec succès de journalisme... (Ici quelques détails exacts sur la mère, de façon à convaincre M. Beauplumet). Il arrivera à Bennureau sous peu. Nous n'avons pas cru devoir le mettre au courant nous-même. Il croit se rendre auprès de vous comme secrétaire.

« Agréez, etc..

LECROCHU. »

La scène de présentation fut émouvante :

— Je vois sur votre lettre d'introduction, dit M. Beauplumet, que vous vous appelez Emile-Georges... Vous n'avez pas d'autres noms ?

Lecrochu (avec un soupir). — Hélas !

Beauplumet (doucement). — Et... qui donc vous a élevé ?

Lecrochu. — Ma mère ! une bonne et sainte femme, qu'un indigne séducteur...

Beauplumet (l'interrompant vivement). — On m'a dit que vous aviez tenté du journalisme à Paris...

Lecrochu. — Oui ! J'ai échoué partout ailleurs, faute d'un nom... Ah ! les pères en prennent à leur aise, allez !... Ils se contentent de nous jeter dans la vie, sans soutien, sans défense...

Beauplumet (de plus en plus ému, et tout près de se trahir). — Ne maudissez pas votre père, mon enfant !... qui sait s'il n'a pas souffert mille fois plus que vous... La vie a parfois des nécessités cruelles...

Lecrochu (haussant les épaules). — En attendant je...

Beauplumet (vivement). — En attendant vous pourrez considérer cette maison comme la vôtre... vous ne manquerez de rien, et vous serez traité comme mon fils...

Lecrochu. — Merci mille fois, monsieur !... Il y a bien longtemps qu'on ne m'avait dit d'aussi bonnes paroles. Je vous serai tout dévoué, car je sens que je vous aime déjà...

Beauplumet (à part, les larmes aux yeux). — La voilà, la voix du sang !... (Haut). Digne jeune homme ! M. Lecrochu ne s'était pas trompé sur votre compte... Allez vous reposer un instant dans votre chambre, je vais prévenir ma femme de votre arrivée.

Tels furent les débuts de notre héros. Excellent garçon au fond, aimant le bien-être et la tranquillité, il fit son nouveau métier avec zèle, et rendit de réels services à M. Beauplumet, qui avait un grain d'ambition.

En deux ans, il le fit nommer maire de sa commune, conseiller général, officier d'académie, etc...

Il le conduisit même à Paris pour s'assurer l'appui du ministère aux prochaines élections législatives. Mais ici un incident survint.

M. Beauplumet, qui n'avait plus de doute sur l'identité de son fils, résolut de compléter son œuvre en le reconnaissant.

Il se rendit à la mairie du 3^e, et tous renseignements pris, put se convaincre que son fils était mort depuis une vingtaine d'années... Le coup était rude... Il revint navré à l'hôtel, et se laissant tomber sur un fauteuil... « Vous n'êtes pas mon fils ! » s'écria-t-il en sanglotant.

Lecrochu ne perdit pas la tête. Sachant bien que tout se découvrirait tôt ou tard, il avait pris depuis longtemps ses précautions... Il se leva donc brusquement, et avec un geste tragique : Adieu ! M. Beauplumet !

— Comment ! vous me laissez, dit celui-ci. Vous voulez donc que tous les malheurs m'accablent à la fois...

— Il me serait trop dur de rentrer chez vous en étranger !

— Mais vous savez bien que je ne puis plus me passer de vous... c'est mon avenir politique que vous brisez...

— Je le regrette ; mais je sacrifie bien ma situation, moi !... Il le faut ! adieu !

— Mais enfin, qu'exigeriez-vous pour revenir ?

— Je ne veux pas rentrer diminué à mes yeux et aux vôtres... Beauplumet ! je serai votre fils ou je ne serai pas...

— Mais comment diable ?...

— Beauplumet ! vous avez une fille... je l'aime depuis longtemps, mais pouvais-je décemment vous l'avouer dans ma situation ?... Voulez-vous me la donner en mariage ?

— Malheureux ! votre sœur...

— Nullement, puisque...

Dame ! Beauplumet dut en passer par là. Il n'eut d'ailleurs pas à s'en repentir ! Lecrochu, je vous l'ai dit, était un homme précieux.

Son beau-père est depuis longtemps député, et en passe de devenir ministre. Lecrochu ne parle plus de le quitter...

DARNOB.

UNE COURSE EN FIACRE.

Le vicomte lui serrait les mains et s'efforçait de la rassurer. Mais la mignonne créature en était à son premier coup de canif... Aussi tremblait-elle comme une feuille au milieu de la voiture.

Dans son anxiété, elle aurait voulu précipiter les événements et donner tête baissée dans le danger, sans avoir le temps de la réflexion...

Tout à coup, la voiture est arrêtée net par un encombrement. La jeune femme, inquiète, met la tête à la fenêtre, pour stimuler le cocher.

— Horreur ! son mari est là, à dix pas, attendant, sur le trottoir, que la circulation soit rétablie...

— Nous sommes perdus, s'écrie-t-elle en se rejetant vivement en arrière... Théogène est là... Il m'a vue...

Fort heureusement, le cocher avait entendu son premier cri... Connaissant la générosité du vicomte en pareil cas, il enlève rapidement son cheval, et, malgré tous les obstacles, s'élance à fond de train vers les fortifications.

Le mari, stupéfait d'abord, et ne pouvant en croire ses yeux, cherche un fiacre pour se mettre à la poursuite des coupables, et éviter peut-être un malheur. Le n° 1768 stationne sur la place. Mais le cocher, attiré sans doute dans un cabaret voisin, est introuvable.

Le temps presse, cependant... M. Béluchard crie, tempête, sans pouvoir dénicher l'automédon.

A la fin, exaspéré et craignant de perdre la piste des fugitifs, il monte vivement sur le siège, saisit le fouet et part bride abattue.

Mais le cocher précédent n'a pas perdu un de ses gestes. Le voyant arriver avec une vitesse vertigineuse, il tourne brusquement à droite, et faisant descendre les amoureux dans une rue de traverse : « Entrez dans ce petit café, leur dit-il ; moi, je vais continuer vers Issy... L'autre me suivra jusqu'au bout, soyez-en sûr. Vous aurez de la sorte deux bonnes heures devant vous. L'important est qu'il trouve madame à la maison, en rentrant à six heures... Bonne chance !... »

Et il reprit sa route... Les deux jeunes gens se garèrent dans le petit débit, laissèrent passer le malheureux Béluchard, une vraie trombe ! et purent alors reprendre la partie interrompue.

Et, pendant ce temps, lui allait, allait brûlant le pavé, et lançant au premier cocher les invectives les moins parlementaires.

Au coin de la rue Saint-Marcel, une charrette arrêtée le força à stopper pendant quelques minutes.

Un couple d'honnêtes bourgeois passait là, chargé de bagages et cherchant un fiacre.

Heureux de trouver leur affaire, ils interpellèrent M. Béluchard.

« Etes-vous libre ? » Le pauvre diable, qui avait en ce moment d'autres chiens à fouetter, ne répondit que par un grognement inintelligible. Les deux bourgeois s'y trompèrent et prirent place dans la voiture en jetant au cocher : « Gare du Nord !... Rondement, s'il vous plaît ; nous sommes pressés... »

Et, ma foi ! ils furent servis à souhait !

Le mari, qui voulait regagner le temps perdu, partit comme une flèche, écrasant les chiens, heurtant les omnibus et coupant les convois funèbres. C'est en vain que ses deux victimes, affreusement cahotées et conduites à l'opposé de leur gare, le tiraient par le pan de son habit... à arracher les morceaux... Lui, tout à son idée, ne voyait que l'épée ou plutôt la paire d'épées de Damoclès suspendues sur son front, et fouettait ses chevaux à tour de bras.

Mais son rival, plus expérimenté, maintenait sans peine les distances, malgré les sommations et les menaces de M. Béluchard.

Vers cinq heures, pourtant, jugeant que les amoureux devaient avoir fini leurs confidences, le cocher jeta l'ancre devant un marchand de vin, tourna bride, et descendit prendre un verre.

C'est là que le mari le rejoignit, essoufflé, furieux :

— Où sont-ils ?

— Qui ?

— Ma femme !

— Comment voulez-vous que je le sache ?

— Elle était dans votre voiture !

— Vous rêvez ! Je n'ai pas encore étrenné d'aujourd'hui

— Vous mentez !

— Ah ! tu m'ennuies, toi !... Fouille et tu verras.

Mais déjà, les deux bourgeois se précipitaient sur M. Béluchard et le rouaient de coups.

En même temps, plusieurs agents, qui le suivaient depuis une demi-heure au pas de course, lui mettaient la main au collet et le menaient au poste avec le fiacre.

L'équipée lui a coûté cher ; mais il ne se plaint pas... Trop heureux de s'être trompé sur le compte de sa femme... il l'adore plus que jamais et regrette de l'avoir soupçonnée un instant.

M. BONNARD.

LES COMMANDEMENTS DU MUSICIEN

A L'ORCHESTRE.

Premier violon s'abstiendra

De préluder trop fréquemment.

Second violon évitera

De jouer machinalement.

Alto surtout s'éveillera

Quand d'attaquer vient le moment.

Violoncelle corrigera

Son jeu lourd, pleurard, assommant.

Contrebassiste attaquera

La note plus nerveusement.

Flûtiste ne regardera

Dans la salle inutilement.

Piccoloiste ne sera

Prétentieux aucunement.

Hautbois anches ne grattera

Que rentré chez lui seulement.

Clarinette bien chauffera

Pour donner le la purement.

Bassoniste bavardera

A l'entr'acte exclusivement.

Cor de ton ne se trompera

Et devra changer vivement.

Piston jamais ne pensera

Que poser tient lieu de talent.

Trombonne, des sons soutiendra

La valeur bien exactement.

Le timbalier s'accordera

Bien juste et très rapidement.

La grosse caisse maintiendra

Le rythme rigoureusement.

Sous-chef pour commencer devra

Faire accorder soigneusement.

Le Chef d'orchestre heureux sera

Que tout marche parfaitement

FORTUNIO.

Le Gérant : BILLAMBOIS.

Périgueux, imp. LAPORTE, anc. Dupont et Co.

RUES TAILLEFER, AUBERGERIE ET DES FARGES, A PÉRIGUEUX.

ANCIENNE IMPRIMERIE DUPONT & C^{IE}

MAISON FONDÉE EN 1796,

E. LAPORTE, GENDRE & PETIT-FILS, DIRECTEUR.

TYPOGRAPHIE.

Tous les ouvrages d'Administration ou autres et du Commerce. — Tous les Modèles nécessaires à MM. les Maires, Percepteurs, Notaires, Huissiers, etc.
— Atelier spécial pour les Grandes Affiches.

CALENDRIER DE LA DORDOGNE

Recueil des Corps administratif, Judiciaire, Militaire. Religieux, de l'Industrie et du Commerce du Département, publié avec l'autorisation de M. le Préfet.

ATELIER DE CLICHERIE.

L'ancienne Maison Dupont et C^e, de Périgueux, possède un Atelier spécial de Clicherie, parfaitement outillé et offrant de grands avantages aux industriels et aux commerçants pour leurs réclames ou annonces.

(La présente annonce sort de notre Clicherie.)

LITHOGRAPHIE.

Factures, Mandats, Lettres de faire part, Registres, Têtes de Lettres, Enveloppes, Dessins, Portraits, Diplômes, Cartes de Visite à la minute ou gravées, Pancartes et Étiquettes ordinaires et Chromo.

SPECIALITÉ DE DESSINS POUR CHEMINS DE FER.

Plans, Profils, Cartes de tracé, Travaux d'arts, etc., en noir et plusieurs couleurs.

AUTOGRAPHIE.

Dessins, Tableaux et Écritures pour Jugements, Significations, etc.

ATELIER DE RELIURE

Pour Registres, Tableaux d'Administration, Cartonnages, Boîtes de Bureau, etc.

L'ÉCHO DE LA DORDOGNE

JOURNAL POLITIQUE, QUOTIDIEN.

PRIX DE L'ABONNEMENT : 8 francs par trimestre pour Périgueux, 9 francs pour le Département

ANNALES DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS
DE LA DORDOGNE

Paraissant tous les mois. — Prix, 5 Francs par an.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DU PÉRIGORD

PARAISANT TOUS LES DEUX MOIS.

BULLETIN DU COMICE CENTRAL AGRICOLE DE LA DOUBLE

SEPT PRESSES MUES PAR LA VAPEUR.